

## Tribune du lecteur - Tribune du lecteur

### A PROPOS DES PEINTRES RHODANIENS

Un slogan ne s'analyse pas. Il est asséné à ceux qui veulent bien le recevoir. Pour les autres, il n'a que la valeur d'un prétexte.

L'exposition de la Maison d'école se veut « représentative de toutes les tendances actuelles ». Est-ce une excuse ou une intention bien arrêtée? Peut-être les deux, tant est diverse la qualité de ses toiles.

Axée avant tout sur la recherche de nouveaux modes d'expression visuelle (je ne peux pas dire picturale, car il semble que le concept de « peinture » a éclaté pour laisser apparaître des techniques qui n'ont avec ce procédé que leur commune finalité), l'exposition des peintres rhodaniens débute par les plus chaotiques essais de jeunes gens dont on n'est pas sûr qu'ils aient eu jamais un métier. Des productions inachevées du groupe Y, munies d'exégèses, à la naïve conquête de la troisième dimension par le groupe Carrier-Dody-Unal, des slips de Charvolen aux salles d'eau de Marie-Thérèse Bourrat, quelle monotonie dans la diversité anonyme de ces « tendances »! Une seule exception, Alessandri, dont les nuits hantées par quelque vague lueur expriment bien la misère intérieure et la détérioration de l'âme. Parmi les jeunes peintres, il en est qui adoptent un langage plus conventionnel. tel Surian, un peu trop cru dans ses tons, mais dont le coup de pinceau gifle avec tant d'ironique désinvolture ce qu'une société compte de plus respecté, de plus austère et de plus désirable.

Ne croyez pas, cependant, à la lecture de ces quelques lignes un peu acerbes, qu'une pareille manifestation soit restée dans le domaine du tâtonnement ou de l'anecdote. Plus d'un très grand artiste y participe, et c'est le mérite infini de cette exposition de nous avoir donné de les connaître, de prolonger sur leurs toiles un œil attentif et avide, de se dilater le cœur à entendre des poèmes dont les accents parviennent si rarement jusqu'à notre vallée. C'est d'abord le chant aérien et lumineux de Masson, nourri de tous les désordres surréalistes, c'est ensuite celui, plus solennel de Prassinos, guépard solitaire et hautain, naturel et passionné, qui donne à sa tapisserie la splendeur d'un vitrail, la prodigalité d'une symphonie de Mendelssohn, la profusion sensuelle du luxe oriental. Ce sont encore les spleens de Pons, les bouffées romantiques de Montheillet, les sonates de Paul Zeller, les sarcasmes de Melik, le sadisme de Schoendorff, les rêves glacés de Jean Roll, et j'en passe.

Parmi les Suisses dont le style diffère tant de celui des Français (ce qui rend d'ailleurs si difficile la communication de ceux-ci avec le public sierrois), je retiendrai surtout Lathion rappelant à la fois l'analyse impressionniste et la lumière nostalgique des peintres vénitiens du XVIIIe s. (Une exposition de lui a lieu actuellement à St-Luc). Lecoultré a plus d'audience que de génie, et sa vision plaît sans doute aux amateurs de sensations nouvelles et frelatées.

Albert Chavaz, artiste consacré de notre petite patrie valaisanne, continue à faire de la bonne peinture. Il peint sans rien exprimer comme d'autres écrivent sans rien dire. Il a du goût, mais point de passion. Sa ligne est sûre et ferme, sans énergie pour autant. Ses personnages sont bien campés, mais aucune goutte de sang ne coule dans leurs veines. Ses chevaux sont des che-

vaux de bois. Créatures arrêtées dans leur mouvement, immobilisées par un œil d'atelier, par une âme inerte. Je ne dirai rien du sentimental Chinet.

D'autres innovations apparurent dans ce contexte, heureuses dans leur conception mais pas toujours dans la réalité: je songe aux débats qui ont lieu au bar cinétique. Artistes et gens du public se rencontrent là pour échanger, partager, se rencontrer, du moins c'est ainsi que je me l'imaginai. Point du tout, hélas! De bouffons contestataires (des deux côtés) s'y donnent rendez-vous pour parler politique, révolution, de jeunes maoïstes s'acharnent (en groupe, naturellement) comme des chacals, sur l'embourgeoisement ou la trahison des peintres qui vendent leurs toiles, cautionnant ainsi le système économique et politique capitaliste. Ils ignorent, sans doute, ces intoxiqués, que le grand poète Mao publie et vend ses œuvres en France et dans tous les pays de l'Ouest. Un certain « snobisme de gauche » sévit au travers de cette exposition collective qui veut en amorcer plusieurs. J'ai entendu moi-même, au bar cinétique, un fervent gauchiste émettre le vœu de présenter dorénavant de l'anti-peinture, ce, uniquement pour choquer le public. Si de telles aberrations devaient passer dans le domaine des faits, il est clair que les dernières chances d'une rencontre à Sierre avec des artistes étrangers seraient gravement compromises; à moins que ce genre de manifestation se fasse en vase clos, à l'intérieur des chapelles communistes, sans hypocrisie et sans compromis avec des artistes « bourgeois » qui, dans ce bâtiment des écoles primaires de Sierre, leur font malgré eux une publicité hors de pair avec leurs mérites.

Dresser le bilan d'une telle manifestation culturelle, c'est d'abord et avant tout croire, croire qu'il existe à Sierre des organisateurs, des volontaires sacrificiant généreusement leur temps à un but désintéressé, croire que la culture n'est pas un divertissement d'esthètes ou de contre-esthètes, un morne plaisir d'esprits en congés ou en vacances (comme nous l'ont montré tant d'expositions au Manoir de Villa): la vraie culture, c'est d'abord faire fi de toutes les différences. Malgré les universités, malgré les écoles d'art, l'authentique culture rapproche les hommes bien plus qu'elle ne les distingue. Elle fait de

chacun d'entre nous l'interprète unique d'un chant au sein d'une polyphonie universelle, et il n'appartient qu'à nous de chanter juste ou faux.

Cette rencontre, entre les humains, de toute origine, de toute race, de toute formation, se réalise par l'accord profond qui nous lie à la Vie et à ses thèmes éternels. L'art réalise au plus haut point cette rencontre, non pas nécessairement par le moyen du « beau », conventionnel, mais par la vérité du témoignage liée à la maîtrise du métier qui garantit la qualité de l'expression. En dehors de l'expérience sensible ou sensuelle du peintre et de sa fidèle traduction dans l'œuvre, il n'y a pas de peinture (et partant, pas de communication possible). En dehors de ces exigences, il n'y a que duperie, froideur, ennui, mode. C'est l'écume de la vague aussitôt recouverte.

Michel de Preux